

Patrick Azzurra

Les Hélianthes

roman

Editions **Passiflore**

Première partie

Simone avance avec la démarche d'un marin sur le pont d'un rafiote brinquebalé par une mer en pétard. D'un mouvement mal assuré, elle agrippe le goulot d'une bouteille, s'accroche à sa bouée avant le naufrage. Sur la toile cirée, il ne reste plus qu'une auréole mauve et un verre culotté. Elle le remplit avec un mélange de dégoût et d'excitation. En verse à côté. Jure. C'est le seul moyen de stopper ces foutus tremblements. D'un geste nerveux, elle chasse une mèche de cheveux, se redresse et avale d'une lampée son poison.

Elle déambule en traînant ses mules sur le lino, évite la salle de bains parce qu'elle ne supporte plus le reflet du miroir.

D'insouciance, elle est devenue acariâtre, a décliné au gré du temps qui passe. Elle a vieilli

avec l'idée d'une poisse irrémédiable accrochée à elle comme une sangsue. Une hérédité sabotée par l'ascendance qui vous offre une vie sans pirouettes et vous emporte au fond du trou. Unis au rouge d'une fade piquette, ses parents lui ont légué le plus fort de leurs vices, l'ont marquée d'éclaboussures avinées. Des traces indélébiles, des tares qui vous reviennent dans la tête comme des boomerangs.

Elle allume une gauloise et colle son nez à la fenêtre, se délecte des scènes du quotidien. Ses doigts s'agitent, incontrôlables, son corps entier implore un ultime gorgeon.

Mipoulos se rapproche de sa voiture, jette un dernier regard à sa femme, lui fait un signe. Un rituel que Simone connaît par cœur, elle n'a pas besoin de mater la pendule, le Grec du cinquième est réglé comme une montre suisse.

Elle parle tout haut :

— Va bosser mon con joli, tu pourras raquer les traites du carrosse et les jupes ras le pompon de ta grognasse. Sans oublier ses lèvres de babouin qu'ont dû te coûter la peau des couilles. Et bientôt, elle se fera poser

deux Tupperwares pour avoir des miches à la Pamela. T'as de la merde dans les yeux le Grec, dès que t'as le cul tourné, ta belle se fait tamponner par ton voisin de palier. Et toi, le cornu, tu lui fais des courbettes dans l'escalier.

Elle glousse sans relâcher sa surveillance, jouit du malheur des autres pour mieux voiler le sien.

Steve, un petit caïd du quartier, adossé à une BMW, attend ses clients. Pas besoin de leur courir après, ils reviennent toujours à la supérette, comme des mouches attirées par une fiente fraîchement déposée. Son père, un ancien harki, s'est battu pour la France, a enrichi les patrons en s'échinant sans compter. Résultat, un appartement minable dans une cité HLM et une retraite qui lui suffit à peine pour nourrir les siens. Quand Hocine pense au parcours de ses parents, il a la rage. Il en veut à tous ces bouffons qui gouvernent, à la société tout entière, mais surtout, la honte l'étouffe, la honte que son vieux ait rampé toute sa vie. Alors, il s'est rebaptisé Steve, une façon de couper ses racines, d'atteindre

le rêve américain des séries télévisées. Il boit du coca, fume des Marlboro et s'habille en Reebok. Il ne travaille pas, il deale, vend de la dope à la sortie des lycées.

Simone se gargarise de cynismes.

— J'espère que tu vas te faire serrer, le crouille. Quand Marine prendra les rênes, tu marcheras au pas, le frisé. T'auras qu'une envie, retourner au bled.

Un rire crispé agite sa poitrine. Elle rabat son peignoir pisseux sur deux seins aussi plats que des gants de toilette.

Sa cigarette finit de se consumer dans un cendrier qui déborde de mégots atrophiés. Une odeur de tabac froid a envahi l'espace.

Le stock de liquide s'épuise et Simone s'inquiète. Elle va devoir quitter son nid de rapace. Elle enfile un pantalon de survêtement, décroche un manteau aux manches lustrées. Deux tours de clef et puis s'en va. L'ascenseur couine comme une truie que l'on tente d'égorger. Dans l'entrée, un groupe de jeunes la charrie.

Fermez vos gueules, bande de bâtards.

Même le temps est contre elle. Son cabas à la main, elle avance péniblement, le dos courbé sous la bruine.

La boutique de Kader est un capharnaüm, des rayonnages surchargés, séparés par des passages aussi étranglés qu'au souk de Tunis. Sur les étagères s'entassent des produits rangés sans cohérence. Rien que le sourire de Kader vaut le détour. Pas le sourire commercial, juste celui des gens heureux qui se contentent de leur condition. Sauf le jour où on lui a défoncé sa vitrine. Mais les tourments n'empêchent pas le naturel de revenir au galop, à croire que le malheur glisse sur sa peau. Sûrement la foi. Il lance un bonjour sans espoir de réponse. La démarche somnambulique, Simone se dirige vers le rayon des spiritueux, entre les piles et les épices. Elle enfourne quatre litres de vin bas de gamme dans son sac. Après un demi-tour hasardeux, elle attrape un paquet de pâtes, baragouine des mots qui se perdent dans le ronronnement des frigos.

— Bouffer, il pense qu'à bouffer ce petit con.

Kader, à la caisse, comptabilise les articles et annonce le prix. Simone racle le fond de son porte-monnaie, cinquante centimes d'euros manquent à l'appel.

Avec son arrogance coutumière :

— J'ai pas assez, mets-le sur l'ardoise, Yo l'effacera.

— C'est que vous m'avez pas réglé la note du mois dernier, madame Lambert.

— Tu crois que je les chie? Tu devrais être heureux que je te fasse bosser. Si t'acceptais pas le croume, personne viendrait se faire arnaquer dans ton gourbi.

L'épicier, habitué à ses humeurs, ne bronche pas. Il s'arrangera avec son fils. Par bonheur, il n'a pas écopé du caractère de la vieille.

Yoann travaille dans une biscuiterie, fait des heures supplémentaires pour payer les dettes de la pocharde. Il a assisté, impuissant, à la déchéance de cette femme qui n'a su lui donner que la vie. Éperdument seul face à ses excès, contraint à une guerre qui ne laisse que des perdants.

Les deux aînés, eux, ont déserté. Plus envie de lutter. Trop écœurés de la voir s'enivrer, trop écœurés de découvrir la tête ébouriffée d'un homme de passage qui, après avoir fait grincer le sommier, continue son chemin sans se retourner.

Le dernier, Yoann l'a viré. Les deux tourtereaux buvaient jusqu'à tanguer sur la houle, passaient des rires aux injures, se balançaient des mots tordus qui peinaient à atteindre leur cible. Leurs disputes s'envenimaient lorsque l'alcool venait à manquer. Leurs cris traversaient les murs sans se soucier des oreilles indiscrètes.

Un soir, Yoann a trouvé Simone recroquevillée sur le sol tentant de se protéger des coups du détraqué. L'eau frémissante est montée jusqu'à déborder, la colère a guidé ses gestes. La vue trouble, il a frappé et encore frappé, avide du sang de cette ordure. Qu'il était bon de l'entendre hurler, gémir, demander pardon, se traîner à ses pieds ! Ce coq rempli d'orgueil, qui gonflait le poitrail devant une ivrogne délabrée, rampait maintenant comme un vermisseau.

La violence! Longtemps qu'il la portait en lui, jamais complètement endormie. Elle grimpait à la façon d'un orgasme pour mieux exploser. Puis s'ensuivaient les regrets, la déprime, une chute libre sans parachute.

Simone, le visage d'un boxeur malchanceux, a démoulé des glaçons dans une poche plastique et s'est enfermée dans sa chambre. Un film muet où même les regards se dérobent.

De tous ces hommes qu'elle a ramenés, Jacques a été le seul à oser des gestes tendres envers eux. Lui aurait pu changer leur vie. S'il était resté, peut-être l'auraient-ils appelé papa. Malheureusement, leur mère a fini par le faire détalé.

La fratrie a poussé comme la mousse entre les pavés froids, des herbes folles dans un jardin en friche.

Éric, le fils aîné, après un séjour en prison, n'est jamais revenu. Trois ans déjà, trois ans sans nouvelles, Simone ne semble pas s'en inquiéter. Le pire, c'est cette ironie permanente derrière laquelle elle dissimule ses sentiments.

Liliane, elle, a filé au milieu de la nuit, quand la pluie étouffe les bruits. Son prince, un

lascar du quartier, l'a emportée sur un cheval boiteux. Yoann reçoit des lettres épisodiques, sans adresse, sans numéro de téléphone. D'une écriture mal assurée, elle aligne des phrases qui se veulent apaisantes. Sur la dernière ligne, toujours cet « à bientôt » insignifiant.

Agglutinés dans le hall de l'usine, les employés attendent en silence les raisons de cet arrêt intempestif. Jusqu'à présent, les grincements de cette mécanique des temps modernes, précise, bien huilée, tout à la cause du rendement, ne cessaient que lors de pannes imprévisibles.

Le directeur de la biscuiterie, yeux de buse derrière des lunettes à monture d'écaille, scrute les incultes avec dédain. Droit dans son costume sombre, il refroidirait la boulangère et son four à pain. Des cratères, traces d'une acné juvénile, accentuent l'austérité du personnage. Un drôle de type à l'esprit tortueux. Un premier de la classe pervers à souhait. Un bourgeois catho qui milite farouchement contre l'avortement, le mariage gay. Extrémiste convaincu qui serait

bien reparti à la chasse aux sorcières. Tous les dimanches, son épouse Marie-Charlotte, le sourire extatique, le ventre habité, l'accompagne à l'église Notre-Dame de la Charité. Avec eux leurs sept enfants, vêtus à l'identique, pull bleu marine, jupe plissée ou short gris. Dans ce lieu de culte, la famille suit avec dévotion la messe en latin selon le rite tridentin.

Devant son impassibilité menaçante, les ouvriers, inquiets, se resserrent. Leur instinct ne peut pas les tromper, ça sent le poteau d'exécution.

Un raclement de gorge abrège les murmures.

— Je vous ai rassemblés afin de vous faire part des nouvelles directives de notre société.

Il marque une pause, observe en inquisiteur, fait monter la tension pour donner plus de poids à ses mots. Il inspire avant de lâcher le couperet.

— Une délocalisation est prévue au premier semestre de l'année prochaine. Notre site sera fermé pour une unité plus productive, dont la construction doit s'achever d'ici quelques mois dans la banlieue de Bucarest. Une concurrence féroce explique cette décision.

Des clameurs s'élèvent, couvrent sa voix.

— Et nous ! On peut crever la bouche ouverte ?

Le grondement s'amplifie. Le petit homme les contemple avec mépris, hausse le ton. Il oscille entre tranchant et obséquieux, s'évertue à déstabiliser son monde.

— Calmez-vous. Je comprends votre consternation, mais rassurez-vous, nos dirigeants ont préparé un plan social à la mesure de vos desiderata. Plusieurs options vous seront présentées selon des critères spécifiques. Votre avenir nous intéresse.

Votre avenir nous intéresse, salaud !

Annie Courtaud, l'une des plus anciennes ouvrières, prend la parole :

— Des mois que nous nous plions aux cadences infernales, heures sup, flexibilité et toutes vos putains de contraintes. Tout ça pour être jetés comme de vulgaires kleenex. Nos efforts devaient être récompensés, n'est-ce pas, monsieur le directeur ? Vos promesses sont du vent, elles nous caressent, mais on ne les voit pas. Et aujourd'hui, vous voudriez qu'on avale vos mensonges. Reclassés à l'ANPE, voilà ce

qui nous attend, avec une prime de misère aussi maigre que nos salaires. J'ai trois enfants et un mari au chômage, et le vent n'a jamais nourri personne.

Chacun exprime ses craintes, prend son voisin à témoin. Le loyer, les courses, les frais de garde, le prix du gaz et de l'électricité, la perte de pouvoir d'achat, etc. Les esprits s'échauffent, l'homme n'a plus la maîtrise et son œil droit cligne comme un métronome.

— S'il vous plaît, écoutez-moi, je n'ai pas terminé. Lors du prochain CE, vous aurez connaissance des propositions afférentes à ce projet. Je vous promets que les efforts consentis seront à la hauteur de vos attentes. Ne vous laissez pas entraîner sur cette pente qui n'aurait pour conséquence que l'aggravation de la situation. Remettez-vous au travail.

Personne ne bouge, personne ne parle, le silence s'impose, il est de ceux qui précèdent les tempêtes. Rapidement, un rugissement s'élève et enfle de façon exponentielle. L'orage risque d'être violent. Les délégués syndicaux réagissent avant que la foudre ne tombe. René Latrille, représentant CGT, monte trois marches. Son

visage porcin aux veinules sanguines s'est empourpré, il doit se calmer, désamorcer cette bombe pour éviter l'explosion, chasser cette envie de la faire péter lui-même. Le directeur le toise avec suffisance, cherche à le déstabiliser. Dur de passer derrière un clampin qui sort des grandes écoles. Lui, le René, il s'est fait sur le tas. Il n'a pas ses mots, ni sa prestance. Alors il regarde ses chaussures, essaie d'oublier qu'il n'a pas une tête à sucer des glaçons, qu'il est un prolo vêtu d'un bleu dégueulasse et que le jour de la remise des diplômes, il était porté disparu. Tout ceci le rend peu crédible. Pourtant, il va devoir s'exprimer devant tout ce monde, s'accrocher à ses convictions pour ne pas les décevoir. Ces hommes et ces femmes avec qui il a partagé des années de vie. Il commence timidement.

— Camarades, la direction a décidé de se débarrasser de nous à moindre coût. Après nous avoir essorés, nos dirigeants envisagent de délocaliser pour une main-d'œuvre moins chère. Rien à faire de quelques pions. Les sentiments, la reconnaissance ce n'est pas leur truc. Seuls les chiffres comptent. Que leur mépris les étrangle.

Malgré leur arrogance, nous devons garder la tête froide, ne pas nous laisser emporter par la colère, même si elle est légitime. Restons soudés, des actions individuelles nous fragiliseraient.

René, porté par la passion qu'il suscite, prend de l'assurance.

— Nous devons unir nos forces. Nous battre ensemble, c'est l'unique moyen de gagner. Une réunion intersyndicale nous permettra d'élaborer un plan réfléchi et de défendre au mieux nos intérêts. Nous trouverons des solutions. Patientez ! Conservez votre calme et soyez présents à l'assemblée générale.

Deux heures plus tard, un appel à la grève est lancé.

Les ouvriers espèrent un miracle. Ils se pressent autour de l'intersyndicale comme des apôtres autour de leur Jésus. Cette fois-ci, hors de question de courber l'échine, l'objectif premier est de planter leurs crocs dans la chair grasse des dirigeants. Relever la tête, affronter la réalité, il y va de leur honneur.

Trois mois que Yoann et Nathalie sortent ensemble. Une liaison sans passion. Une

simple complicité et un besoin de tendresse réciproque, deux êtres trop semblables pour se compléter. Dans la chambre d'hôtel où ils se rejoignent pour des étreintes brèves, ils assouvissent une faim plus qu'un désir. La similitude de leur parcours les confine dans le même cercle, comme un frère et une sœur, générant une relation aux relents incestueux.

Ce soir, après le dîner, ils se retrouveront, heureux de quitter le quotidien. Elle évitera son père. Un ivrogne au vin mauvais qui passe ses humeurs en cognant. Marre de le voir rouer de coups sa mère, des coups qui la détruisent bien plus que ceux qu'elle reçoit en tentant de s'interposer. Yoann lui a déjà proposé de calmer son tortionnaire, mais elle s'y oppose farouchement.

S'agit-il de la frayeur des représailles ou bien d'un regain d'amour pour son bourreau ?

Une bulle, voilà ce dont ils ont le plus besoin, une bulle dans laquelle ils puissent prétendre à la paix. Ils rêvent en silence, ou parlent d'un avenir auquel ils ne croient pas. Ils enduisent d'un baume éphémère leurs blessures et tant pis s'ils n'ont que leur désœuvrement à partager.

Yoann quitte l'usine, écoeuré par l'annonce de cette délocalisation, écoeuré à la pensée de rentrer chez lui. Les problèmes s'accumulent, et c'est le moral en berne qu'il s'éloigne. Avec Nathalie, ils pourraient louer un appartement et joindre les deux bouts, mais ce serait de la triche. Leur amour, amalgame de chagrins, risquerait de les briser davantage.

Afin de retarder toute promiscuité avec sa mère, il traîne au pied de son immeuble, fume un bédo, écoute les histoires d'un mythomane. L'idée de la moindre intimité avec cette femme l'angoisse. Il se reconforte en se disant qu'elle sera couchée, à cuver son vin jusqu'à la prochaine cuite. Il tire sur son pétard, les nerfs à cran, jette un dernier coup d'œil à sa montre et se décide. De toute façon, ça l'agace d'entendre les mêmes sujets qui tournent en boucle. Sexe, came et thune. Un blabla récurrent qui les ramène toujours au point zéro.

Simone chancelle, avance en se cramponnant à une chaise. Son regard vitreux ne s'accroche plus à rien.

— Où t'es parti traîner? Rien à foutre de moi, juste bon à te mettre les pieds sous la

table. Tu me fais un sacré bâton de vieillesse. T'es comme ton père, tu penses qu'à courir.

— Tais-toi, hurle-t-il. Mon père est sûrement un mec de passage dont t'étais trop saoule pour te rappeler.

Elle ne répond pas, encaisse et le silence pèse autant que le décor. Se rapprocher de cette femme n'est plus envisageable, son addiction est la plus forte, elle a pris le pas sur ses sentiments. L'alcool est son seul maître, sa seule inclination. Dans les souvenirs de Yoann, pas de baisers, pas de caresses, une vie affective insipide qui vous laisse sans bagage au bord du chemin.

Elle tombe sur son fauteuil comme une poupée de chiffon désarticulée.

— Fous-moi la paix et pense plutôt à effacer l'ardoise chez l'Arabe. Cette pourriture s'impatiente.

— T'es bien contente qu'il soit là, l'Arabe. Sans lui t'aurais pas ta vinasse.

— Je t'emmerde et quand Marine aura mis un grand coup de balai, la France se portera mieux.

Yoann ravale sa colère, il l'abandonne à ses tourments. Elle n'a plus qu'à ronger son os.

Il devra la quitter, il le sait.

C'est irrémédiable.

Il doit se protéger avant de partir en vrille.

Simone pose avec des gestes malhabiles une casserole sur la table. À l'intérieur, les nouilles y sont collées. Sur la toile cirée, un pack de vin rouge et un verre à moitié plein. Il la regarde manger ses deux macaronis qu'elle coupe en petits morceaux et qu'elle accompagne d'une rasade de piquette. Ce dernier litre qui se vide la désempare. Elle réfléchit à la façon dont elle va devoir s'en procurer. Tout en elle ne réussit qu'à le répugner. Son nœud à l'estomac se resserre, il ne peut plus avaler. Il pousse son assiette et se lève.

— Ça te plaît pas ce que j'ai cuisiné? Tu préfères retrouver ta pute?

Il a envie de cogner à s'en faire saigner les mains.

La cloison vibre au claquement de la porte.

Il dévale l'escalier. De l'air, vite, de l'air, respirer avant d'étouffer, respirer avant d'implorer. Il court, donne un coup de pied dans l'aile d'une Twingo, renverse des poubelles et court encore jusqu'à ce que son cœur tape trop fort. Plié

en deux devant l'entrée de l'hôtel, il souffle afin d'atténuer l'élançement d'un point de côté. Étrange idée que de se faire du mal pour noyer ses douleurs. Une tapineuse arpente les pavés sous la lumière d'un réverbère. Ses talons aiguilles sillonnent le trottoir. Elle ouvre sa boutique, déballe sa marchandise avec un œil aguicheur.

Il attend à l'extérieur que sa respiration retrouve un rythme de croisière.

Derrière un comptoir exigü, le gardien de nuit bave sur la photo d'une secrétaire délurée agrémentant les pages d'une revue sexy. Dans ce palace sans étoile, les ampoules dénudées éclairent les crottes de mouches sur les rideaux. La poussière recouvre une décoration surannée.

Le type, dérangé dans sa lecture, le fusille du regard, recompte les billets avec méfiance et décroche une clef au tableau.

L'étroit escalier profite aux fleurs de bitume. Elles le grimpent en première de cordée, balancent leur croupe au nez de leurs clients. Elles s'exhibent, font monter la pression, gagnent un temps précieux.

La chambre se trouve au premier.